

ROMAN

Haut la main !



Capture ou usurpation, vol ou viol d'identité? Depuis qu'on l'a contraint à délaissier ses mains, celles-là même âpres et rugueuses qui branchaient quelques parcelles d'humanité d'une ligne téléphonique à l'autre,

au profit de formules stéréotypées à débiter au client devant son écran d'ordinateur, l'homme ne se sent plus lui-même. Au propre comme au figuré: Éric sera désormais son nom d'emprunt, son identifiant sur la plateforme d'appels! En perdant l'usage de ses mains au travail, luttant pour ne point lâcher prise dans son nouveau job, l'opérateur tente de reprendre pied en s'essoufflant dans de vains tours de piste. Un combat titanesque contre la déprime et le suicide, que Beinstingel décrit en images saisissantes, lorsque le prénommé Éric tente de comprendre ce qui se joue en lui et autour de lui: la perte de sens, du travail et de la vie, la perte d'estime de soi-même et des autres... Le salut d'Éric? Penser ses maux, les panser avec des mots. Et d'écrire alors, de noter et noter encore pour préserver l'emploi de ses doigts. Puis, lucidement, patiemment, tenter de garder l'esprit éveillé et reconquérir, enfin, l'usage de la (sa) langue en retrouvant le goût du parler vrai avec plus traumatisé que lui, en expérimentant le «*retour aux mots sauvages*» hors tout discours préfabriqué. Émouvant, puissant et captivant, le nouvel ouvrage de Thierry Beinstingel. Qui, à l'image d'un Pierre Bergounioux et d'un François Bon, use d'un langage nouveau pour faire de la réalité du travail matière à roman. Et de décortiquer à sa façon, sous couvert de fiction, celui de l'entreprise qui dématérialise jusqu'au salarié à qui l'on refuse désormais toute identité. Contre la souris de l'ordinateur, «*haut la main, hauts les cœurs*», suggère Beinstingel en signe de rébellion! **Y.L.**

Retour aux mots sauvages, de Thierry Beinstingel, éd. Fayard, 295 p., 19 €.

complexité de ce qui m'entoure si je reste à ma table d'écriture? Si je ne sors que pour acheter mon pain? J'ai envie de garder l'anonymat d'un travail quotidien car ce contact étroit m'est nécessaire pour capter la réalité des choses. C'est pourquoi les heures consacrées à l'écriture ne sont pas arrachées au détriment de mon implication professionnelle. Et au détriment de quoi d'autre d'ailleurs? Quelques heures de télévision en moins? Des travaux de bricolage remis à plus tard? C'est pareil pour la lecture. Prendre un livre et s'enfermer dans ce monde étanche a toujours quelque chose d'inquiétant pour l'entourage. Où va celui qui pénètre ainsi dans ce voyage vertical à travers les mots? Qui abandonne-t-il à la lisière de ses livres? Personne en réalité, bien au contraire. Les bienfaits de l'écriture et de la lecture sont précieux: on lit ou on écrit, solitaire dans l'instant mais l'ouverture aux autres suit dans l'immédiat. On devient réceptif, attentif, bien dans sa peau. Je ne me souviens pas avoir pris un seul jour de congé de maladie depuis que j'écris. Je me souviens en revanche avoir échangé des discussions passionnantes au sujet de lectures réciproques, parfois avec d'autres écrivains, mais aussi avec des voisins, un plombier, un carreleur ou une femme de ménage. Une collègue de travail, cinéphile avertie, me raconte en détail ses impressions après chaque film qu'elle voit. Cela ne nous empêche pas d'aborder en même temps des considérations professionnelles.

L'irruption du social en littérature

C'est peut-être d'ailleurs la marque de la modernité que je trouve la plus étonnante en ce moment. Tout ce qui nous attire, nous bouscule, les sollicitations immenses et immédiates auxquelles nous sommes soumis, Internet, la télévision, la radio, la musique en permanence à nos oreilles, les messages incessants sur nos portables, tout cela, au lieu de nous disperser, nous rassemble, nous fait réfléchir tous ensemble. Et c'est ainsi que le «social», comme on dit, fait irruption dans la littérature, à la fois par l'extérieur et l'intérieur en rebonds permanents dans une volonté commune de comprendre pourquoi chaque jour devient plus complexe, plus violent que la veille. C'est sans doute pour essayer de retrouver un sens à nos actes quotidiens, pour

avoir l'impression de me sentir utile à d'autres que je reviens au réel, que je traque la fuite des jours minute par minute. Dans mes livres, j'ai le secret espoir de laisser passer le café au goût amer pour n'en retenir que le nectar, car au fond, nous sommes tous d'incorrigibles optimistes.

Depuis *L'Établi* de Robert Linhart (éditions de Minuit, 1978) qui détaillait la chaîne des usines Citroën, le monde du travail est devenu plus impalpable, au point qu'on pourrait croire que certains pans entiers de l'économie ont disparu.

Le titre du livre d'Auréliie Filippetti est éloquent: *Les derniers jours de la classe ouvrière* (Stock, 2003). Mais il se trouve toujours un trublion comme Gérard Mordillat avec *Les vivants et les morts* (Calmann-Lévy, 2005) pour nous rappeler un

quotidien toujours en lutte et l'adaptation de son roman pour la télévision trouve un écho bienvenu avec l'actualité.

Écrire le roman de nos vies

Au-delà du nombre toujours croissant de livres évoquant une souffrance comme *Les heures souterraines* de Delphine de Vigan (J.-C. Lattès, 2009), au-delà de la dénonciation de conditions toujours plus dures, nous gardons l'espoir tenace que le travail possède une signification plus épanouissante que le simple rapport à un maigre salaire ou à une hypothétique retraite. C'est le roman de nos vies que nous écrivons. **Y.**

EN SAVOIR PLUS

À lire aussi de Thierry Beinstingel, aux éditions Fayard:

Central, son premier roman, puis *Composants* et *CV roman*. Avec l'univers du travail, toujours, comme objet de fiction.

À (re)découvrir, sur le travail comme matériau d'écriture:

Les forges de Syam (éditions Verdier) de Pierre Bergounioux, *Paysage fer et Mécanique* (éditions Verdier) de François Bon.

Atelier 62 (éditions Le temps qu'il fait) de Martine Sonnet et *Putain d'usine* (éditions L'insomniaque) de Jean-Pierre Levaray.

Il risque de pleuvoir (éditions du Seuil) d'Emmanuelle Heidsieck et *Notre usine est un roman* (éditions La Découverte) de Sylvain Rossignol.